

# Bienvenu au Loukhistan

Quentin Ruyant

## 1

J'avoue que je ne savais pas trop à quoi m'attendre en recevant cette invitation. Mon oncle Anatole me proposait de passer le week-end chez lui à Loukhaville, la capitale du Loukhistan, et me demandait si j'accepterais pour l'occasion de l'aider dans son déménagement. Ce n'était pas tant le déménagement qui m'inquiétait : le Loukhistan avait défrayé la chronique quelques années auparavant en abolissant la propriété privée. Depuis nous n'en avons plus trop entendu parler. Autant vous dire que je m'attendais à arriver en terre communiste, à voir des files d'attentes devant les magasins et de vieilles voitures partout dans les rues. Il faut bien avouer que je fus très surpris en arrivant – tout paraissait à peu près normal.

La première chose que j'observais, en regardant les rues qui donnaient sur la gare, c'était qu'il y avait assez peu de voitures. Certaines étaient sans doute plus vieilles que chez nous, mais relativement bien entretenues et je vis tout de même passer un ou deux jolis cabriolets. Il y avait surtout énormément plus de vélos, de vélos électriques, de scooters et aussi de petites automobiles individuelles d'un modèle que je n'avais jamais vu auparavant.

Mon oncle Anatole m'a rejoint. Nous avons fait quelques pas dans la rue :

« Laquelle on prend ? Celle-là a l'air pas mal... »

Il y avait de petits boîtiers sur chaque véhicule avec une petite lumière, rouge sur celui qu'il désignait. « Ah non elle est occupée... » Il en montra un autre sur lequel la lumière était verte : « Bon celle-là a l'air pas mal. » Il regarda un petit écran sur le boîtier. « Pas trop chère... Et puis il y a de la place pour ton sac. Allez, on la prend. »

Mon oncle Anatole passa un petit badge avec une puce devant le boîtier. Nous sommes entrés dans la voiture et nous nous sommes mis en route.

« C'est ta voiture ? » je me rendis compte immédiatement de l'énormité de ce que je disais : il n'y a pas de propriété privée au Loukhistan. « Je veux dire... Vous pouvez prendre celles que vous voulez ? »

« Oui, bien sûr. Le prix au kilomètre et à l'heure est indiqué sur chaque voiture. Il dépend du modèle et de l'usure. J'en prends une différente chaque matin, ou parfois je vais travailler en vélo, ou en transports en commun. Certaines personnes ont un garage et préfèrent garder leur véhicule à plein temps. Ils ne le rendent que pour les réparations et le reprennent ensuite. Ce n'est pas interdit, mais c'est assez rare, d'abord parce que ça coûte plus cher, et surtout ça offre moins de flexibilité. Aujourd'hui je peux prendre un vieux tacot et demain une voiture de sport pour épater les filles ! N'est-ce pas formidable ? »

Je commençais à comprendre pourquoi il y avait tant de vélos et même ces petites automobiles pour une personne. Nous avons tous une voiture, c'est pourquoi nous l'utilisons systématiquement, mais bien souvent, un scooter serait amplement suffisant...

« Ça ne vous gêne pas de prendre un véhicule qui a été utilisé par quelqu'un d'autre ? »

« Ah ha ! Tu sous-estimes la force du marketing, mon cher neveu. Chez vous les entreprises savent à la perfection vous donner envie d'acheter du neuf. Ici, ne t'inquiète pas, elles savent parfaitement nous donner envie de louer leurs voitures, nous vanter la flexibilité et l'accessibilité de leur offre et l'entretien exemplaire de leurs véhicules. Et puis c'est un choix... Je te l'ai dit, il n'est pas interdit de conserver la même indéfiniment. »

« Ce sont des entreprises qui gèrent le parc automobile ? »

« Tout a fait. Des entreprises en concurrence libre et non faussée. »

« Mais alors... Vous êtes libéraux au Loukhistan ? »

« Bien sûr, et même pire que ça : nous sommes ultra-libéraux. Nous poussons au maximum la logique de service : ici, tout est service. Seul un service peut être rémunéré et rien d'autre, la vente n'existe pas. Ce qui cloche dans le libéralisme tel que vous l'entendez, ce n'est pas la liberté. C'est la propriété. »

Voilà qui commençait fort. Tandis que je méditais ses paroles, je vis mon oncle commencer à gigoter sur son siège. Il était en train de fouiller sa poche gauche à l'aide de sa main droite, le tout en conduisant de la main gauche.

« Tiens, regarde ça ! »

Il dégagea un portefeuille, l'ouvrit sur ses genoux et finit par en sortir un billet de banque qu'il me tendit.

« C'est gentil Anatole, mais j'ai de quoi... »

« Mais non ! Regarde ce qu'il est écrit dessus. »

« 10 Loukhis ? »

« En dessous... » Il redressa le véhicule qui faisait une embardée « sur le fronton... »

Sur le billet était représenté un bâtiment ancien, probablement une bourse, et sur le fronton duquel on pouvait lire une inscription.

« 'Tout salaire mérite travail' ! » jubila Anatole. « C'est la devise du Loukhistan. » J'étais interloqué.

« C'est aussi le premier principe de notre constitution économique, celui par lequel la propriété a été supprimée. On appelle ça le principe d'équité de la rémunération. Toute rémunération privée doit correspondre à un travail accompli, dont la valeur est évaluée sur le marché. Au Loukhistan, toute valeur se mesure en travail, c'est à dire en service rendu. En aucun cas un bien n'a de valeur en soi qui puisse être transmissible à un tiers. C'est pourquoi nous ne payons pas pour acquérir un bien, mais pour le posséder le temps qu'on le souhaite. »

Le temps de savourer ces explications, nous nous étions garés dans une petite rue du centre ville. Bien sûr, vu le peu de voitures, les places étaient plus faciles à trouver et le trafic moins important. Je remarquai également que tous les parkings étaient gratuits. Nous avons marché quelques mètres. Quelque chose me surprit : il y avait dans les rues un nombre invraisemblable de petites boutiques vendant – ou plutôt louant – toutes sortes d'ustensiles, pour la cuisine, le bricolage, ou encore des appareils électriques. Les produits étaient la plupart du temps en vrac, sans emballages, avec simplement le nom d'une marque sur le conteneur. Je vis également en nombre important des enseignes de récupération des déchets. Je demandais à mon oncle :

« Nous serons combien à t'aider pour ton déménagement ? »

« Il n'y a que toi », me répondit Anatole. J'étais intrigué, mais je n'eus pas le temps de le questionner qu'il partait déjà : « Attends-moi ici ».

Il entra dans une de ces boutiques et revint avec un couteau à huitre. « Pour ce midi... ». Devant mon étonnement, il m'expliqua :

« Comme tu peux le voir les entreprises se sont vite adaptées à la demande... Dans les quartiers résidentiels, par exemple, on trouve plein d'entrepôts avec du matériel de

jardinage à disposition. Ici, ce sont des ustensiles de cuisine. »

## 2

Nous sommes entrés dans son appartement, un grand trois pièces bien aménagé, le temps de déposer mon sac, puis sommes redescendus immédiatement acheter quelques huîtres et nous installer en terrasse d'un café. Là, nous avons discuté de tout, de rien, de la famille, de la vie. Puis après un silence, je lui ai demandé :

« Au fait, combien loues-tu ton appartement actuel ? »

« 400 loukhis par mois. »

« Seulement ? C'est vraiment très peu... »

« Dis-moi combien achèterais-tu cet appartement dans ton pays ? » Il avala une huître d'un trait.

« Acheter ? Je ne sais pas... Peut être 200 000 loukhis ? »

« Et à ton avis quelle est la durée de vie d'un tel appartement, sans faire de trop gros travaux ? »

« C'est un immeuble déjà ancien et il tient la route. Je ne sais pas... Peut-être 200 ans ou 300 ans ? Ou peut-être plus... Avec tout de même un peu d'entretien. »

« Donc environ 200 000 loukhis sur 200 ans... Ajoute à ça l'entretien... Tu vois, 400 loukhis par mois, c'est une somme raisonnable ! »

Il sortit un papier de sa poche et se mit à écrire des équations :

« Mettons qu'un bien ait une valeur  $V$  dans ton pays. Ici, on peut considérer que cette valeur est équivalente à ce que l'on donnerait pour louer le bien sur un temps infini. »

« Cette valeur est infinie, alors ? »

« Non, car nous appliquons un taux d'usure aux biens. Vois-tu, cher neveu, mon loyer n'augmente pas d'années en années. Il diminue, parce que mon immeuble vieillit. Notons  $L$  mon loyer annuel. Chaque année, j'applique un coefficient d'usure  $u$  constant. Puisque  $V$  est la valeur locative sur une durée infinie, nous avons l'équation suivante... »

Il écrivit :

$$\sum_{t=0}^{\infty} L \cdot u^t$$

« C'est ce qu'on appelle une série géométrique. Si  $u$  est inférieur à 1, ce qui est logiquement le cas pour un coefficient d'usure, alors la somme est finie, et sa valeur est... »

$$V = \frac{L}{1 - u}$$

« Autrement dit, on peut aussi 'acheter' un bien au Loukhistan, en payant la valeur d'une location sur une durée infinie. Plus la durée de vie d'un objet est longue, plus le coefficient d'usure est proche de 1 et plus comparativement sa valeur sera importante, ou son loyer faible, c'est selon. »

« Je vois... Mais... C'est la loi qui fixe ce genre de détails ? »

« Non, pour être précis la loi interdit seulement de retirer une valeur infini d'un bien. Il existe d'autres systèmes, comme la tarification par tranches, mais celui-ci reste largement utilisé, par exemple pour les appartements. »

« D'accord. Et comment fixez-vous le taux d'usure d'un produit ? »

« Comme chez vous on fixe un prix : de manière appropriée. Si un taux d'usure est trop faible, les produits d'occasion deviennent moins intéressants et les consommateurs ne prendront que du neuf. S'il est trop fort, les biens ne seront plus assez rentables sur le long terme. En fait tout dépend du produit et de sa durée de vie. Une tomate par exemple n'est plus bonne après quelques jours et plus personne n'en veut : le producteur a intérêt à faire chuter le prix rapidement. Ce n'est pas la même chose pour une voiture ou une maison. »

« Et comment fonctionne la distribution des biens, si ce n'est par achat-vente ? »

« La distribution est un service rendu, facturé comme tel. »

« Il y a quelque chose qui cloche dans ce système... »

« Dis-moi ? »

« Ce verre de bière que nous buvons... Nous allons le payer n'est-ce pas ? »

« Oui. »

« Nous ne le louons pas, nous l'achetons. Non pas le verre, mais son contenu... Je veux dire... Nous n'allons pas le rendre ? »

« En théorie, on peut dire que nous le louons, mais un coefficient d'usure s'applique lors de sa consommation, si bien qu'en pratique c'est comme si nous l'avions acheté. Un coefficient d'usure, et donc de fait un loyer, ne s'applique pas forcément à un intervalle de temps régulier : pense au kilométrage des voitures par exemple. Nous louons une voiture au kilomètre, et de manière générale nous payons d'autant plus cher un bien que nous l'avons utilisé. On peut considérer qu'un consommable a un coefficient d'usure de 0 qui s'applique au moment où le bien est consommé : après consommation, il est définitivement utilisé. Et donc tout se passe comme si nous l'avions acheté. En pratique, ce coefficient d'usure est déjà appliqué au moment où la bière sort du fût... Ce serait un peu compliqué de la remettre dedans, tu comprends... Sans le savoir, tu viens donc de louer cette bière pour une durée infinie. »

« Si je comprends bien, louer sur une durée infinie, c'est comme acheter chez nous. Ça ne fait aucune différence. »

« Oui effectivement. »

« Mais finalement, chez nous aussi, avec notre bon vieux système capitaliste, on peut acheter un bien et le revendre d'occasion quelques années plus tard. Finalement c'est comme si nous avions loué ce bien, d'abord sur une durée infinie, puis que nous étions revenu sur notre décision. La différence entre le prix d'achat et le prix de revente, généralement inférieur, correspond finalement à un loyer sur la durée pendant laquelle j'ai possédé le bien. »

« On peut dire ça... »

« Donc si je comprends bien, il n'y a strictement aucune différence entre votre système et le nôtre. »

« Si il y en a. »

« Alors quelles sont-elles ? »

« La devise du Loukhistan... Tu te souviens ? »

« Oui... Tout salaire mérite travail... Mais chez nous aussi, on paie les gens à travailler ! »

« Mais pas seulement. Chez vous la propriété privée permet d'obtenir une rémunération sans ne fournir aucun travail, simplement en achetant et en revendant des choses, ou en les louant à d'autres. C'est une prime à la richesse. Ici c'est impossible. »

« D'accord, mais concrètement, où se joue la différence ? »

« D'abord, il est impossible de faire une plus-value chez nous. Posséder un bien que l'on n'a pas produit a un prix, en aucun cas ça ne peut rapporter de l'argent. Ceci vaut notamment pour l'immobilier... En pratique, c'est impossible parce qu'au lieu de

revendre quelque chose à un tiers, on le restitue toujours à son fournisseur, qui ne nous permettra pas de faire une plus-value. »

« Si une nouvelle ligne de métro se construit à côté de chez toi, tu n'en profiteras pas financièrement. »

« Non, et au contraire, mon loyer risquera d'augmenter. A l'inverse, si une autoroute se construit juste au fond de mon jardin, je ne serai pas pénalisé financièrement. »

« Pas de double peine... »

« Ensuite, les modalités de paiement sont différentes. Puisque nous payons les biens à la durée, tout se passe comme si nous disposions tous d'un crédit systématique... Après, je t'avouerai qu'il existe des facilités de paiement à peu près partout pour éviter de multiplier les factures, ce qui arrange tout le monde : on peut payer pour l'intégralité du bien en l'acquérant, et le fournisseur nous remboursera la différence lors de la restitution ; mais payer au fur et à mesure reste un droit du consommateur. Enfin, et à mon sens c'est le point le plus important, nous pouvons cesser quand nous le désirons de posséder un bien, sans avoir à payer pour sa totalité. »

« Chez moi aussi, il me suffit de revendre mon bien. »

« Mais tu dois retrouver un acheteur... Et tu n'imagines pas acheter une voiture tous les matins et la revendre tous les soirs. Au Loukhistan existe ce qu'on appelle le droit de restitution. C'est un droit du consommateur, qui est en fait un simple corollaire de l'absence de propriété. Nous avons le droit de restituer un bien à tout moment à l'entreprise qui nous l'a fourni, et celle-ci a le devoir de le reprendre, ce qui fait cesser le contrat de location. Il y a des conditions : on ne peut pas laisser sa voiture en plein désert, et parfois un préavis est nécessaire, mais je pense que le droit de restitution est une énorme avancée sociale et écologique. »

« Ecologique ? »

« Bien sûr. Du point de vue des entreprises, ça change complètement la donne : une entreprise a le devoir de récupérer tout ce qu'elle fabrique quand ses clients n'en ont plus l'usage. Nous imposons donc aux entreprises de gérer ce qu'elles mettent sur le marché sur l'ensemble de leurs durées de vie. Nous les forçons de ce fait à être plus responsables, à penser à long terme. Elles ne s'occupent plus uniquement de la production : elles ont en charge l'entretien, la réparation et le recyclage de leurs produits, des pièces, et même la gestion des déchets. En gros, ça veut dire que l'optimisation des processus propre à l'industrie ne s'opère pas uniquement sur la production des marchandises, comme c'est le cas chez vous, mais à toutes les étapes. »

« Effectivement, c'est un changement... Et comment les entreprises se sont-elles adaptées ? »

« Quand le droit de propriété a été aboli et le droit de restitution progressivement instauré, les supermarchés, les fabricants de voitures, d'électroménager, de meubles, se sont tous retrouvés avec une tonne de biens usagés et de déchets sur les bras. Les gens rendaient les objets usagés pour ne plus avoir à les louer indéfiniment. Les entreprises ont dû vite réagir. Les magasins de grande surface ont eu particulièrement du mal à s'adapter : ils vendent tellement de choses différentes qu'il est difficile de tout gérer. Et puis légalement, ces grandes enseignes étaient passées du statut d'acheteur à celui de simple prestataire de service pour les producteurs, rémunérés par ces derniers pour assurer la distribution de leurs produits et leur récupération. Leur activité a été complètement bouleversée... »

« Ah ha ! Les producteurs fixent les prix de vente, et les magasins sont payés pour la distribution. Fini les marges arrières et les pressions pour faire baisser les prix ! »

« Voilà. Le rapport de force est inversé. »

« Finalement ce fonctionnement semble assez logique... Chacun est payé pour ce qu'il fait. »

« En effet... Enfin tout ça pour dire que quand la nouvelle constitution économique a été instaurée, les supermarchés sont devenus moins rentables et moins intéressants pour le consommateur, et de plus en plus de magasins spécialisés de proximité sont apparus pour faire face à une nouvelle demande d'utilisation ponctuelle. C'est ce que tu as vu en bas de chez moi. Plus personne ne veut avoir chez lui un objet dont il ne se sert qu'une fois l'an, mais chacun veut pouvoir en disposer facilement quand il le souhaite. D'autres industries s'en sont très bien sorties parce qu'elles ont su tirer partie de ce changement. Certains constructeurs automobile, par exemple, ont pris possession, c'est à dire sont devenus locataires, de tous les parkings des villes et ont mis en place des systèmes locatifs pour leurs voitures. »

« C'est donc pour ça que vos parking sont gratuits... »

« Voilà. Payés par les constructeurs automobiles... Et ce sont eux également qui gèrent l'entretien des véhicules. Ils ont mis en place des processus industriels de récupération des pièces et sont vraiment efficaces. Et de même dans tous les secteurs : les industries sont passées maîtres dans l'art de la récupération, et dans l'art de fabriquer des produits qui se réparent facilement et qui durent longtemps. Petit à petit on a vu réapparaître sur le marché des objets solides et facilement réparables. C'est quelque chose qu'on avait oublié : une machine à laver qui dure 20 ans, des vêtements et des chaussures qui font plusieurs années, des appareils électroniques qui ne se cassent pas... Les emballages à outrance aussi on diminué, puisqu'ils peuvent également être restitués en échange d'une consigne. Et le tout s'est accompagné d'une relocalisation, afin d'optimiser les processus de récupération. »

« Des vêtements qui durent plusieurs années ? Tu n'as pas peur d'être démodé ? »

« Oh tu sais... Tu peux toujours trouver des articles à la mode si tu le souhaites. Ceci dit le marketing est tout de même moins prégnant qu'avant. »

Je jetais un œil aux rues avoisinantes, cherchant une confirmation. Les panneaux publicitaires étaient effectivement presque absents. Je me questionnais sur la raison précise de cette absence, mais mon oncle repris :

« Le jetable existe toujours, tu peux en trouver ici ou là, mais il est beaucoup moins rentable et beaucoup moins intéressant pour les entreprises, qui ne souhaitent pas avoir à gérer des tonnes de déchets. Puisque les biens peuvent être utilisés ponctuellement, nous produisons moins, nous partageons plus, nous recyclons plus : c'est très écologique. Dans certains immeubles, les syndicats mettent en place des lave-linge et d'autres appareils électroménagers en colocation. En fait le droit de restitution a sonné le glas de l'économie du jetable et de la société de consommation. »

Mon oncle était intarissable. Le soleil s'élevait au dessus des immeubles et commençait à inonder les rues. Nos verres finis, nous nous sommes levés à la recherche d'un endroit où manger. Nous avons trouvé une brasserie au coin d'une petite place, à l'embouchure d'une rue piétonne. A la fin du repas, je questionnai Anatole, légèrement inquiet :

« Tu disais, nous ne serons que deux pour ton déménagement ? »

« Oui, en fait mon amie viendra sûrement nous aider... »

« Ton amie ? »

Il rougit. « Oui j'ai rencontré quelqu'un il y a quelques temps... En fait j'emménage avec elle. Elle s'appelle Brigitte. Tu la verras demain. »

« Ah ha ! Tu m'avais caché ça, Anatole ! C'est une bonne nouvelle. »

« Bien, allons-y » dit-il, gêné, en enfilant sa veste.

L'après midi fut l'occasion d'une visite approfondie de la ville. Anatole en a profité pour troquer son parapluie usé contre un autre presque neuf dans un magasin de proximité et pour rendre le couteau à huître là où il l'avait emprunté. Dans un magasin d'informatique, de vieux ordinateurs à très bas prix côtoyaient les neufs. Deux adolescentes, au milieu de la rue, s'échangeaient leurs manteaux comme si de rien n'était. J'étais fasciné par ces détails anodins qui à eux seuls semblaient donner à la ville une atmosphère si particulière. Nous avons mangé chez Anatole, puis passé la soirée dans un troquet animé par un groupe de musiciens avant de rentrer nous coucher.

### 3

La nuit porte conseil. Tous ces nouveaux concepts trottèrent toute la nuit dans ma tête, et le lendemain, à peine levé, je revins à la charge :

« Je sais ce qui cloche dans votre système. »

« Dis-moi ? » Mon oncle était en train d'éplucher des légumes pour le déjeuner.

« Au fait... Les épluchures, tu vas les restituer ? »

« Oui, ils en font du compost je crois. C'est ça qui cloche ? »

« Non, non. Ce qui cloche, c'est qu'il y a forcément des propriétaires. Un bien appartient forcément à quelqu'un. A qui loues-tu ton appartement par exemple ? »

« Je le loue à une entreprise de construction de bâtiments, celle qui l'a mis sur le marché. »

« Donc ton appartement leur appartient. »

« Oui, on peut dire ça. Enfin techniquement, tant que je le loue... »

« Donc la propriété existe au Loukhistan ! »

« Bon, bon, ça va ! J'avoue. »

Je le regardai, surpris mais dubitatif. Son sourire en coin ne m'avait pas échappé. Il continua :

« En fait tu as raison, et tout le monde dit des bêtises au sujet du Loukhistan. Les médias, chez toi, n'y ont rien compris. Nous n'avons jamais aboli la propriété privée. C'est vrai, après tout, c'est un droit, non ? »

« Ah ! Je le savais ! En fin de compte, il y a donc bien un principe de propriété au Loukhistan. »

« C'est pire que ça mon neveu... Il y en a deux ! »

Je restais médusé.

« C'est vrai, sur le plan juridique, nous n'avons jamais aboli la propriété, nous l'avons en fait scindée en deux. C'est simplement le principe de rémunération équitable qui nous y oblige... Au Loukhistan, il existe donc deux propriétés : la propriété d'usage et la propriété de production. Seule la propriété de production, qu'on obtient en produisant quelque chose, donne droit à une rémunération, parce qu'on l'acquière à l'issue d'un travail. Elle concerne les entreprises et n'est pas transmissible. La propriété d'usage, c'est simplement le fait de louer un bien pour son usage, et à l'inverse, elle est payante. En fait tout notre système économique découle de cette simple distinction. »

« Ok, donc il y a bien des propriétaires... L'entreprise à laquelle tu loues ton appartement, par exemple. »

« On peut dire ça. »

« Et ils touchent de l'argent par le simple fait de posséder cet appartement, de l'avoir construit. »

« C'est cela. Une entreprise mettant un bien sur le marché en est responsable sur toute sa durée de vie et en touche le loyer. »

Je triomphais :

« Ce sont des rentiers ! La personne qui possède cette entreprise de bâtiment est un propriétaire qui jouit de la possession... Exactement comme chez nous. Et il doit se faire des c#\$!\* en or ! »

« Il y a un problème dans ton énoncé. »

« Comment ça ? »

« Tu as dit la personne qui 'possède' cette entreprise. Qu'est-ce que tu veux dire exactement par 'possède' ? Tu te souviens, la propriété n'a pas le même sens ici. Personne ne 'possède' cette entreprise comme tu l'entends. »

Je commençais à cogiter sérieusement.

« Mais comment... Enfin, qui... »

« Personne n'en est l'unique propriétaire. » Il rit, puis posa son couteau, comme pour mieux m'expliquer. « Réfléchis un peu... Un bien que l'on utilise possède un taux d'usage. Mais une entreprise n'est pas un bien qui s'use, au contraire : elle fructifie, elle crée de la valeur. De même, un bien de consommation est payant, mais une entreprise rapporte de l'argent. L'entreprise est en quelque sorte le négatif du bien de consommation... Et la contrepartie exacte de la consommation, 'l'usage' d'une entreprise, pourrait-on dire, c'est le travail. »

« Donc ce que tu es en train d'essayer de me dire, c'est que les propriétaires d'une entreprise sont ses travailleurs, ses salariés... »

« Tu as tout compris. Le salaire est l'équivalent du loyer. » Il reprit son couteau et se remit à couper les légumes.

« Il n'y a donc pas d'actionnaire ? Quels sont les moyens de financement ? »

« Il faut bien comprendre que les besoins d'investissements sont moindres puisque tout se passe comme si nous bénéficions d'un crédit systématique sur tous les biens, et ça vaut aussi pour les entreprises. Imagine que je monte un restaurant et que je fasse faillite après quelques mois. J'ai la possibilité de restituer immédiatement l'ensemble de ce que j'ai loué pour le monter... C'est beaucoup moins grave que si j'avais dû tout acheter. »

« Je vois... Mais il y a tout de même un investissement initial, un travail à fournir. »

« Effectivement, et il existe des possibilités de financement, et même des actionnaires. »

« Alors ce sont des propriétaires ? »

« Non, des locataires. L'entreprise loue son capital. Les actionnaires lui versent un loyer chaque mois ou chaque année. Et comme pour les biens, le pendant, c'est qu'il est impossible de faire une plus-value financière. Il n'y a pas de spéculation possible. »

« Alors quel intérêt pour les financiers ? »

« Les dividendes, uniquement. Mais les actions ne servent qu'à financer des besoins ponctuels. En période de fonctionnement nominal, quand l'entreprise fait suffisamment de profits et ne souhaite pas grossir plus, alors les dividendes tendent à s'équilibrer sur la valeur locative de l'action et les actionnaires ne gagnent plus rien. Ils versent de l'argent en janvier pour récupérer la même somme en décembre... Et finissent généralement par partir. Alors l'entreprise est réellement une entité autonome, qui ne fonctionne que pour et par son activité, et ses bénéfices sont soit investis, soit redistribués aux salariés. »

« J'ai l'impression qu'il ne vaut mieux pas placer son argent chez vous. »

« En effet, l'argent rapporte moins ici : la demande est moins forte... Mais on ne s'en plaint pas. Après tout cet argent qui ne nourrit pas les investisseurs, il nourrit les honnêtes travailleurs ! »

Je rigolai : « Ah ! La fameuse 'valeur travail'... On finit toujours par y revenir ! »



Mon oncle m'invita à m'asseoir pour prendre le petit déjeuner, tout en restant debout à cuisiner. Il continuait à me décrire les différents aspects de l'économie du Loukhistan, passant presque en revue l'ensemble des secteurs d'activité du pays tandis que j'étais tranquillement de la confiture sur mon pain. Tout en l'écoutant d'une oreille distraite, je remarquai que chaque aliment était disposé dans une boîte solide, en métal, en plastique ou en verre, souvent décorée à l'effigie d'une marque, toutes munies d'ingénieux dispositifs d'étanchéité.

Mon oncle parlait toujours, et je trouvais ces sujets passionnants, mais quelque chose m'intriguait, et tandis qu'il entamait une explication sur le fonctionnement des échanges internationaux, je l'interrompis :

« Dis-moi Anatole, comment connais-tu tout ça ? J'ai l'impression que tu maîtrises le fonctionnement de l'économie sur le bout des doigts... Rassure-moi, tu travailles toujours dans l'électronique ? »

« Et bien, figure-toi que des cours du soir sont organisés dans mon université de quartier. J'y ai suivi des cours pendant quelques années, et à force je suis devenu assez calé. Maintenant je donne même des cours. »

« Tout s'explique... Mais ça ne te prend pas trop de temps ? »

« Oh non, tu sais, je ne travaille que vingt heures par semaine... » m'avoua-t-il crânement.

« Vingt heures ??? »

« Oui, c'est assez courant au Loukhistan. C'est logique quand on y pense : puisque chez nous, les biens ne dorment que rarement dans les placards, et qu'ils sont réutilisés jusqu'à leur fin de vie, et de plus conçus pour être solides et réparables, nous avons forcément besoin de moins d'activité pour arriver au même résultat en terme de besoin et de confort. C'est mathématique. Ajoute à ça le fait que les bénéfices d'une entreprise sont généralement reversés aux salariés... »

« Ce n'est pas si logique que ça. Si vous avez moins d'activité, pourquoi n'avez-vous pas plus de chômeurs ? »

« Il y a aussi plus de métiers, dans les filières de la récupération, par exemple, ou le commerce de proximité... »

« Mais moins dans les banques... Enfin tout de même, tout ça me surprend. Quand une entreprise voit son activité baisser, généralement, elle licencie du personnel. Et quand elle gagne en productivité, il est plutôt rare qu'elle décide de baisser le taux horaire... »

« Elle préférera baisser ses prix pour être plus concurrentielle, et ainsi augmenter son activité... Ou encore diversifier son activité, ou dans le pire des cas, licencier le personnel pour augmenter ses bénéfices. »

« Tout à fait. »

« Bénéfices qui seront réinvestis, soit directement, soit par les actionnaires. Et la boucle est bouclée. »

« Voilà.... Enfin, pas chez vous... »

« Ce que tu me décris, c'est simplement le cycle du capital. Effectivement, quand une entreprise se donne pour seul but la rentabilité, la compétitivité, elle ne cesse de vouloir grossir et améliorer sa productivité, ce qui profite éventuellement aux consommateurs, mais pas directement aux travailleurs. »

« Tu m'as dit que les entreprises étaient ici aussi en concurrence libre. Alors ne cherchent-elles pas le profit, elles aussi ? »

Anatole était en train de déverser ses légumes dans une énorme cocotte en fonte. Il mélangea le tout énergiquement et alluma le feu avant de venir s'installer en face de moi.

« La différence, c'est surtout qu'une entreprise du Loukhistan appartient à ses salariés, et n'a de comptes à rendre au monde de la finance que ponctuellement. La façon dont seront transformés les éventuels gains de productivité est donc du ressort des salariés de l'entreprise : ils peuvent très bien déboucher sur une réduction du taux horaire à activité constante plutôt que sur une augmentation de l'activité. Quand une entreprise est une entité autonome, sans propriétaires, elle est entièrement centrée sur son activité. Elle n'est mue que par ceux qui y travaillent, et ce sont eux qui en fixent les buts. Non pas que la rentabilité ou la compétitivité n'entrent pas en ligne de compte. Tout le monde veut gagner sa vie. Mais il n'y a aucune raison de penser que c'est le facteur déterminant de son activité. Une entreprise peut viser la qualité de ses produits plutôt que leur attractivité commerciale, elle peut chercher à favoriser le bien-être de ses employés ou intégrer des critères éthiques. Elles peuvent être parfaitement philanthropiques sans se voir nécessairement menacées sur le marché. En milieu capitaliste, un tel fonctionnement serait simplement voué à l'échec. »

« Je vois... C'est l'indépendance vis à vis du monde financier qui le permet. »

« C'est cela. Mais l'existence d'un marché concurrentiel permet tout de même d'assurer une bonne réponse à la demande. La concurrence est juste moins féroce et le climat plus coopératif et globalement plus respectueux : du consommateur, du travailleur, de l'environnement... »

C'est sans doute ce qui expliquait, pensais-je, la quasi-absence de panneaux publicitaires.

« Mais les entreprises ont bien une structure hiérarchique ? » demandai-je

« La plupart sont démocratiques. Le contrat de travail étant l'équivalent d'un contrat de copropriété, c'est le mode de fonctionnement le plus naturel. Les plus grosses, comme la mienne, fonctionnent souvent sur un mode de démocratie représentative. Voilà comment, suite à de bons résultats et une très bonne productivité, il a été décidé par nos élus de diminuer le nombre d'heures travaillées à salaire constant, ce qui nous a même permis d'embaucher, malgré une légère baisse d'activité... Et c'est loin d'être un cas particulier. »

« Je rêve d'avoir plus de temps libre... »

« J'ai beaucoup d'amis qui en profitent pour se remettre à leurs passions de jeunesse. Quant à moi, comme je te le disais, je me suis investi dans mon école de quartier. C'est d'ailleurs là que j'ai rencontré Brigitte... »

« En gros, vous travaillez moins et vous gagnez plus que nous. »

« Difficile de comparer, ces deux systèmes sont tellement différents. Si les prix à l'achat sont peut être plus élevés que chez vous, nos dépenses sont aussi globalement moindres. Je pense que notre pouvoir d'achat est un peu supérieur. »

« Tu veux dire : votre pouvoir de location ! »

« Oui, tu m'auras compris.... En fait il est possible de vivre avec presque rien ici, en louant des produits plus usés... Et avec des taux horaires globalement moindres, le travail est mieux réparti, et la richesse avec. Nous avons troqué chômeurs et actionnaires contre salariés, en quelque sorte. »

Les odeurs agréables du repas commençaient à se répandre dans la cuisine.

« Dis moi, c'est un véritable paradis chez vous ! N'y a-t-il aucun inconvénient à ce modèle économique ? »

« J'en vois bien un », me dit mon oncle en riant. « Faire ses comptes est devenu un véritable casse-tête ! »

Brigitte, l'amie d'Anatole, une femme très gaie et fort sympathique, est venue nous rejoindre pour le déjeuner. Après le repas et un café serré, nous nous sommes mis en route. Nous avons loué des vélos en ville, une nappe et des raquettes de plage, et sommes partis en direction de la campagne. En nous reposant sur l'herbe, nous avons commencé à « parler boulot ». Anatole nous raconta les déboires de la campagne électorale qui faisait rage dans son entreprise, puis nous expliqua comment ils s'étaient entendus avec leurs concurrents pour cofinancer leur logiciel de gestion.

« Et toi, Brigitte, » demandai-je, « que fais-tu de beau dans la vie ? »

« Je fais de la photographie. »

« Ah bon ? Et tu arrives à en vivre ? »

« Ah non, je travaille pour la municipalité de Loukhaville. La photographie, c'est ce que je fais pendant mon temps libre... »

« D'accord... Au Loukhistan, quand on vous demande votre activité, vous commencez par déclarer votre passe-temps... »

« Ca arrive... » Elle rit.

« Et quel poste occupes-tu ? »

« Je m'occupe de la gestion d'un parc naturel de la commune. »

Je regardai les exploitations agricoles et les bois qui bordaient le chemin près duquel nous étions assis.

« Tiens justement, je me posais une question tout à l'heure... A propos de votre système économique... Je ne vous ennuie pas j'espère avec toutes mes questions ? »

« Du tout ! Vas-y. » s'écria Anatole.

« Voilà... Puisque les objets appartiennent finalement à ceux qui les ont mis sur le marché, à qui donc appartiennent les matières premières et les choses naturelles ? Si elles n'appartiennent à personne, ça ne pose pas des problèmes de gestion ? »

« Hé hé ! C'est le problème des communs » dit-il l'air mystérieux.

« C'est à dire ? »

« Ce qui n'est pas appropriable ne peut pas être correctement géré par une économie de marché, puisque personne n'a d'intérêt personnel à le préserver, même si c'est dans l'intérêt de tous. Si une forêt est accessible à tout le monde, chacun va vouloir y couper son bois, en profiter plus que les autres, et sous peu, la forêt sera dévastée. »

« C'est bien ce qui cause la plupart des problèmes environnementaux... » Ajouta Brigitte.

« Les communs ne peuvent être gérés que collectivement. Au Loukhistan, c'est donc l'État qui en est le garant. »

« Et concrètement ? Comment l'État empêche-t-il que les communs soient pillés ? »

« Simplement, en jouant le rôle d'un propriétaire : il facture les entreprises pour leur utilisation. Toute entreprise exploitant une ressource naturelle, dégradant un écosystème ou utilisant industriellement l'eau ou l'atmosphère paie un loyer. »

« En fait, » repris Brigitte, « la gestion de l'environnement naturel est souvent déléguée aux communes... »

Anatole poursuivit :

« Oui, et le sol en lui-même appartient à des collectivités locales. Toute entreprise occupant un sol, par exemple celui de mon immeuble, occupé par l'entreprise de bâtiment qui le détient, paie un loyer à la ville pour cette occupation. Mais en dehors des communs, il n'y a d'impôts sous aucune forme que ce soit. Je t'avais bien dit que nous étions ultra-libéraux, tu ne m'as pas cru ? »

« Tu veux dire que pour seul impôt, vous vous contentez de louer les terrains et les ressources naturelles ? Mais est-ce suffisant ? Ou bien si les loyers sont élevés, est-ce que ça ne pénalise pas le secteur de la production, par exemple ? »

« Attention, les communs ne se limitent pas aux ressources naturelles. Prends par exemple la connaissance, la culture, l'éducation... Ou bien des choses un peu abstraites, comme le 'lien social'. Ce sont aussi des communs, qui sont confrontés au même problème : toutes les entreprises profitent de l'éducation ou du bien-être social des travailleurs, mais aucune n'a d'intérêt direct à développer de telles choses qui finiront par profiter autant à ses concurrentes qu'à elle-même. C'est exactement la même chose que dans le cas d'une forêt librement accessible. »

« C'est sans doute pour ça que toutes ces choses ont tendance à se dégrader chez nous » observai-je.

« Certainement, c'est ce qui se produit quand on compte sur le marché pour tout réguler. Ces aspects dont je te parlais, c'est ce que nous appelons les ressources humaines. Tu remarqueras que le terme a une connotation un peu différente de la vôtre... Et donc le rôle de l'état est de les préserver, en louant en quelque sorte ces ressources, ce qui se traduit par une taxation du travail. »

« Et à quoi sert tout cet argent ? »

« A préserver les communs. Les taxes sur les matières premières sont utilisées pour la sauvegarde de l'environnement, celles sur le sol pour gérer les infrastructures, et celles sur le travail pour préserver le capital humain, à travers l'éducation, la recherche scientifique et artistique ou bien les différents services publics. Et puisque les individus sont une source de créativité irremplaçable, un revenu d'existence est également reversé à chacun, ce qui permet de s'affranchir de salaires minimums ou de revenus d'insertion. »

« Donc, » repris-je, « la collectivité fait payer à tous ce qui est commun, et en échange, finance ces mêmes communs... C'est intéressant. Mais alors, qui décide de qui paie quoi ? La connaissance ou le lien social, ce ne sont pas des choses vraiment quantifiables... Et si l'état a le monopole des matières premières, difficile de compter sur les lois du marché pour en fixer les prix. »

« C'est là tout l'objet de la politique. La fiscalité est établie et rendue publique à l'issue de décisions démocratiques. »

« Et il n'y a pas de corruption ? Pas de populisme ? Enfin, ne me dites pas que même la démocratie va mieux chez vous... »

Brigitte rit : « Tu vas finir par croire à un complot dont le but est de te forcer à t'installer ici ! »

« Je commence sérieusement à avoir un doute... Vas-y, Anatole, dis-moi tout. »

« Eh bien oui, il y a des conflits et des débats, comme partout » dit Anatole, « mais chez nous, la démocratie est beaucoup moins dévoyée par les grandes puissances économiques et médiatiques. C'est sans doute dû au fait que ces puissances n'existent plus vraiment, ou qu'elles sont elles-même gérées démocratiquement... »

« Et au fait que notre système est beaucoup plus participatif » renchérit Brigitte. « Etant donné que la durée du travail a globalement diminuée, beaucoup plus de gens s'investissent en politique au niveau local, et ça fait bouger les choses. »

Anatole acquiesça. « Et puis la richesse est globalement mieux répartie, nous avons moins de pauvreté... »

Je complétai : « ...donc moins de problèmes sociaux, et moins de dépenses publiques... »

« Allons bon, soyons honnête, » dit Brigitte, « le Loukhistan a toujours été un pays plutôt tranquille... »

« Certes, » repris Anatole, « mais il l'est encore plus depuis la réforme de la propriété ! »

« C'est sans doute vrai. »

Il y eut un court silence, comblé par le chant des oiseaux alentours, me laissant le loisir de contempler un instant le paysage bucolique. Mais vite Anatole le rompit :

« Voilà. Après bien sûr il existe toujours de grandes entreprises. »

Je nous laissais un peu de répit, puis repris :

« Justement je me demandais... Les grandes puissances financières ou médiatiques à même de peser sur la politique, ou encore les grands propriétaires... Ont-ils tous disparus du jour au lendemain quand vous avez instauré ce système ? »

« Il en reste encore mais beaucoup de fortunes démesurées ont fondu, et beaucoup d'entreprises se sont scindées en plusieurs branches pour mieux gérer leur activité au niveau local. Certains patrons gagnent sans doute beaucoup, mais il faut savoir que de monter une affaire est à la portée d'un plus grand nombre. Et puis la démocratie d'entreprise tend aussi à faire baisser les hauts salaires. »

« Tu me rassures... Vous n'avez exproprié personne ? »

« Du tout ! Simplement, il est devenu interdit de transmettre la propriété de production d'un bien, c'est à dire, en gros, de vendre aux particuliers ou d'acheter aux entreprises. La seule transaction autorisée est, pour un particulier, de confier la gestion d'un bien qu'il possède à une entreprise. Et puis la réforme a été mise en place progressivement, secteurs par secteurs, afin d'aménager un temps d'adaptation. Nous avons commencé par l'immobilier : les propriétaires de plusieurs logements en location ont été incités à vendre leurs biens à des entreprises du bâtiment. »

Brigitte sourit. « Et quand l'immobilier a commencé à baisser, ils se sont vite exécutés... »

« Oui... Et ainsi de suite, pour les autres types de biens. Aujourd'hui la plupart des gens ont simplement gardé les affaires dont ils avaient besoin ou auxquelles ils étaient attachés. Petit à petit, ils ont remplacé le reste par des objets en location plus récents, en revendant leurs anciennes possessions usées à des entreprises, et du même coup se sont débarrassés du superflu. »

Mon oncle, un brin d'herbe à la bouche, commençait à avoir le regard rêveur. « Tu sais, au fond, nous partageons tout. Les biens sont là, à la disposition de tous, ils sont entretenus par les entreprises, nous pouvons les conserver le temps que l'on souhaite, les changer quand bon nous semble à peu de frais. L'économie est au service de l'homme, et non l'inverse. J'ai une impression de liberté que je ne connaissais pas avant. Il y a aussi énormément de magasins de proximité, et les gens travaillent moins, et participent plus à la vie collective ou à la vie politique dans leur quartier. C'est quelque chose qui change beaucoup les relations sociales et l'état d'esprit des gens. Cela crée beaucoup d'harmonie. »

« En somme, vous avez inventé le communisme libéral. »

« C'est un peu ça. »

## 5

Quand nous sommes rentrés, je commençai à m'inquiéter de l'insouciance de mon oncle : il ne restait plus que quelques heures pour son déménagement, et nous n'étions que trois... J'avais tort. Ca n'a pas pris plus d'une heure : des représentants de tous les magasins sont venus reprendre ses biens : son lave linge, son réfrigérateur, ses meubles, ses appareils électriques et sa vaisselle. Mon oncle a signé tous les reçus un à un. Il avait

rassemblé les affaires qu'il désirait conserver dans deux gros cartons : plusieurs livres, quelques bibelots, de la paperasse, des albums photos, son ordinateur et ses vêtements. Il en a pris un et j'ai porté l'autre, tandis que Brigitte se mettait la vieille guitare d'Anatole en bandoulière. Dans la rue, nous avons choisi une voiture avec un coffre assez grand pour tout emporter, et en déposant ce carton qui faisait à peine quelques kilos dans le coffre, je compris à quel point la propriété pouvait aussi être un fardeau.

Nous nous sommes rendus dans son nouvel appartement, beaucoup plus spacieux et plus luxueux que l'ancien. « Et oui, j'ai eu une augmentation... » Il rit : « Sans doute la direction qui veut se faire réélire ! ». Brigitte lui jeta un regard noir. « Tu oublies que maintenant je vais payer la moitié du loyer, Anatole ! » Il rit.

Il avait prévu le coup, tout était déjà en place : les meubles, presque identiques aux anciens mais un peu plus neufs, le lave linge, le frigo... Tout était là. Brigitte s'était déjà installée : je vis quelques unes de ses affaires dans l'entrée. Nous avons déposé les cartons d'Anatole. Il m'a remercié et m'a accompagné à la gare, me laissant repartir avec des idées plein la tête. Je l'ai moi aussi remercié, lui promettant qu'on se reverrait prochainement... Qui sait, peut-être pour mon installation au Loukhistan ?